

ARCHIBALD
FINCH

MICHEL GUYON

ARCHIBALD FINCH

ET LES SORCIÈRES DISPARUES

Illustré par Zina Kostich

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Moreau
avec l'aimable concours de l'auteur

bayard jeunesse

Ouvrage originellement publié aux États-Unis
par Andrews McMeel Publishing,
un département de Andrews McMeel Universal,
Kansas City, Missouri,
sous le titre *Archibald Finch and the Lost Witches*
Texte © 2021, Michel Guyon
Couverture © 2023, Petur Antonsson
Illustrations intérieures : Zina Kostich

© 2023, Bayard Éditions pour la traduction française
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-4503-6
Dépôt légal : octobre 2023
Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

À ma mère,
qui m'a montré le chemin...
Et à Daniella, pour m'avoir guidé
tout le temps qu'il m'a fallu pour faire naître Archibald,
partageant avec moi son immense sagacité,
son extraordinaire perspicacité,
et des histoires qui m'ont énormément inspiré.

Une grande partie de cette histoire
est plus vraie qu'on pourrait le croire.

À cet égard, toute ressemblance avec des personnes existantes,
mais surtout celles qui ne sont plus de ce monde,
n'est absolument PAS fortuite.

PROLOGUE

Trois jeunes filles se promènent dans une sombre forêt.
Soudain, un bruit retentit.

Est-ce un cri, qui s'est élevé par-delà cette crête ?

Elles l'ignorent encore, mais leur vie, telles qu'elles la mènent depuis 498 ans, est sur le point de connaître un immense bouleversement...







CETTE HISTOIRE A COMMENCÉ
BIEN AVANT LE CHAPITRE PREMIER...

LE GLOBE MYSTÉRIEUX

La pluie glaciale n'est qu'un énième coup du sort pour l'assemblée déjà fort accablée. Seul le corbeau semble convenablement équipé pour résister aux assauts du mauvais temps. Une goutte au reflet cristallin parvient quand même à s'accrocher à son plumage, comme une sorte d'œil de fortune sur sa face de borgne ; une bizarrerie de plus pour une créature qui n'en avait pas besoin. À deux pas de là, mais sur une seule patte, la chouette ne s'en sort pas aussi bien. Le rapace prend l'eau de toutes parts et ses plumes

trempées le rendent plus renfrogné que d'ordinaire, et parfaitement inoffensif pour le rat sans queue assis à proximité, pas davantage au sec.

On trouve toutefois encore moins bien loti : le papillon de nuit quasi-chauve un peu plus loin sur la branche.

La maigre fourrure poudreuse qu'il lui reste se confond peu à peu avec l'écorce grisâtre à laquelle il se cramponne.

Pour tous cependant, la vue vaut le détour. En contrebas, une cérémonie vient juste de commencer : l'enterrement de Célestine Finch. Malgré le crachin, son fils Stuart prend son temps pour prononcer son discours, dont les mots d'encre et de larmes se mêlent à la pluie et s'effacent un à un.

– Ma mère est arrivée au bout de sa vie. Et quelle vie incroyable ! Elle avait quatre-vingt-dix ans, disait-on, voire un peu plus. Nul ne sait vraiment quel était son âge, qui restera un mystère. Son acte de naissance a été égaré il y a fort longtemps.

Assis en cercle, une vingtaine d'amis et de proches se tiennent la main, figés dans le silence. Au milieu d'une profusion de parapluies noirs se détache un cercueil en bois clair, prêt pour son ultime voyage – un grand périple, vertical, s'achevant six pieds sous terre.

Peut-être pour l'aider à mieux naviguer sur les eaux de l'au-delà, le vaisseau en pin a été décoré d'un étrange symbole en forme de poisson, bien seul dans l'océan d'étoiles, de croix et de croissants sculptés sur les tombes alentour. Constitué d'une simple boucle, pareil à un lacet mal noué, un dessin aussi simpliste aurait semblé plus à sa place dans le livre de coloriage d'un bambin.

Juste en dessous, une inscription non moins inhabituelle confirme le récit de Stuart :

CÉlestine Finch
????-2023

Il évoque ensuite sa carrière d'écrivaine.

– Son style unique a valu à Célestine plus de succès qu'elle en avait jamais rêvé ou recherché. Malgré les ventes records et les nombreux prix qu'on lui a décernés, elle est toujours restée humble. Jamais vous ne verrez une photo de ma mère, ni dans un magazine, ni ailleurs, à vrai dire, à part ici.

Sur une chaise à côté de lui, on a posé un cliché de Célestine, sur lequel on lui donnerait soixante ans plutôt que quatre-vingt-dix, avec ses doux yeux en amande, ses longs cheveux poivre et sel séparés au milieu, et sa bouche fine au petit sourire espiègle presque enfantin.

– À la célébrité et aux honneurs, elle préférerait la solitude de sa maison, et disparaissait souvent pendant plusieurs années. Surtout connue pour les mots oubliés auxquels elle redonnait vie, elle en faisait autant avec les enfants souffrant de la guerre, de la famine et d'autres terribles malheurs. L'héritage qu'elle laisse au monde parle de lui-même, elle qui a fondé une cinquantaine d'orphelinats aux quatre coins de la planète. C'est ça, la véritable œuvre de sa vie.

Trois personnes sont assises un peu plus près que les autres du cercueil et du trou béant qui l'attend. Deux ont la tête baissée : la femme de Stuart, Kate, et leur fille adolescente, Hailee. La troisième lève la tête vers le ciel. C'est Archibald. Le regard braqué sur les branches encombrées

au-dessus de lui, le jeune garçon aspire bruyamment la pluie que ses longs cheveux blonds conduisent directement dans sa bouche. Serait-ce lui qui a dessiné le poisson sur le cercueil ? C'est tout à fait possible. En onze ans d'existence, Archibald n'a jamais porté Célestine dans son cœur.

« Pourquoi vous avez laissé mamie me donner ce prénom débile ? » demande-t-il souvent au dîner. Ce prénom, il l'estime responsable de toutes les moqueries qu'il subit au collège, même si, en toute honnêteté, il les doit surtout à sa réputation : celle de chouchou des profs. Un statut acquis bien malgré lui. Qu'on ne se méprenne pas sur son compte. De l'avis général, Archibald est l'élève le plus brillant du collège Amesbury, et ça ne date pas d'hier. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il a toujours su à peu près tout, sur tous les sujets. Mais, voyez-vous, il n'y est pour rien. Il n'étudie pas plus que de raison. C'est juste qu'il n'a aucune raison d'étudier. Sans qu'il sache d'où cela lui vient, il a véritablement la science infuse, en mathématiques et en histoire, et pour ainsi dire dans toutes les disciplines possibles et imaginables. S'il lui prenait l'envie de devenir millionnaire, il lui suffirait d'aller rafler la mise dans un jeu télévisé pour récolter de quoi vivre grassement, sans jamais travailler.

Un seul mystère, et pas des moindres, continue à lui échapper : *pourquoi* est-il un tel puits de science ? Ses professeurs, eux, se moquent bien de savoir le pourquoi du comment. Ils l'adorent, voilà tout... un peu trop, manifestement. Archibald s'est donné un mal de chien pour inverser cette malédiction : il a menti, triché, feint d'être bête – encore trois domaines dans lesquels il excelle. Hélas, ça n'a rien changé. Au bout du compte, quand personne n'a la réponse

à une question posée en cours, c'est plus fort que lui : il faut qu'il lève la main.

Pour ne rien arranger, son juron de prédilection – qu'il soit indigné ou stupéfait – est « Corne fredouille ! » Pas l'idéal pour s'intégrer et se faire des amis. Nul ne connaît l'origine de cette expression, ni même son sens. Si on en croit les anecdotes familiales, ce serait d'ailleurs les premiers mots qu'il a prononcés. Ceux qu'il entend le plus souvent, en revanche, sont « tête d'ampoule » et « fayot », de la part d'un bon nombre de ses camarades de classe. Là encore, ils ne disent que la vérité, en quelque sorte. Sauf William Tanner. Lui, c'est une vraie teigne. La semaine précédente, cette grosse brute a même essayé d'embrasser la sœur d'Archibald. Sur la bouche. Deux fois ! Qu'a fait Archibald pour l'en empêcher ? Absolument rien, mort de trouille qu'il était. Et c'est bien là son autre gros problème : lui qui rêve de se fondre dans le décor tel un caméléon, il a plutôt tendance à se figer comme un lapin pris dans les phares. De là à le traiter de poule mouillée, il n'y a qu'un pas.



Quelques jours après l'enterrement, Archibald et les siens arrivent au 8 Culpeper Lane. Pourquoi l'adresse n'est-elle pas tout simplement le 1 Culpeper Lane, voilà une bonne question, puisque la maison est la seule de cette rue obscure. Pas une simple maison, cependant, mais un majestueux manoir de trois étages. En résumé : une sacrée baraque.

Dressée au bout d'une longue allée de gravier, cette modeste demeure située à Cuffley, dans le Hertfordshire,

peut s'enorgueillir de compter vingt-sept fenêtres rien que sur sa façade. C'est là le bien qu'ils ont hérité de grand-mère Célestine. Leur petite voiture est suivie par un camion de déménagement guère plus gros, signe que la famille d'Archibald ne possédait pas grand-chose – jusqu'à présent.

– Comment a-t-elle pu nous cacher ce palais pendant tout ce temps ? s'interroge Kate, en contemplant le domaine immense et ses jardins à la française aux haies basses agencées en motifs d'une folle complexité – en spirales, en virgules, en zigzags, certaines partent même en vrille, mais aucune en ligne droite.

Celui qui a taillé ça a un peu abusé de la bouteille, songe Archibald, que sa propre réflexion fait pouffer de rire.

Pour sa part, Stuart se demande pourquoi sa mère aurait pu avoir besoin d'un logis si grand. Sa théorie la plus plausible : « Ça a peut-être abrité un orphelinat, à une époque. »

– Tu crois ? s'étonne Kate.

– Tu connais ma mère, elle était tellement secrète.

– Et super méchante. Sinon, pourquoi m'avoir donné un prénom pareil, franchement ? Archibald ! s'indigne-t-il pour la neuf-centième fois depuis la banquette arrière.

– Ce n'était pas un monstre, tu exagères, rétorque Stuart. Tu devrais lire ses livres. Si ça se trouve, tu y feras des découvertes intéressantes. Toi aussi, Hailee.

Des découvertes intéressantes ? Archibald en doute fort. Encore faudrait-il qu'il existe quelque chose en ce bas monde qu'il ignore – d'où son froncement de sourcils. Quant à Hailee, elle lève à peine les yeux des SMS qu'elle tape à toute vitesse.

LE GLOBE MYSTÉRIEUX

– Pourquoi on n'est pas restés à Londres, en fait ? s'enquiert-elle.

– Oh, quand même, soupire Kate. On est à trente minutes du centre en train... C'est encore Londres, d'une certaine manière. Tu ne voudrais pas voir le bon côté des choses ? On est tout près, alors vous n'allez pas changer de collègue, et vous allez pouvoir garder vos amis, tous les deux.

– Je n'ai pas d'amis, maugrée Archibald. Alors changer d'école, pourquoi pas ?

– T'es malade ou quoi ? s'étrangle Hailee.

– Ne commence pas, s'il te plaît, la rabroue Stuart. Nous n'avons même pas encore emménagé.

– Corne fredouille ! Regardez-moi ces topiaires ! s'exclame Archibald à la vue de deux arbustes taillés à l'effigie d'animaux – un cheval et un éléphant.

– Tu m'étonneras toujours, commente Kate. Comment tu sais que ce sont des topiaires, je n'en ai aucune idée.

– Moi non plus, admet-il. Je croyais que tout le monde savait ça.

– Ça servirait à quoi, sérieux ? rétorque Hailee.

En guise de réponse, Archibald hausse les épaules, absorbé par les étranges buissons sculptés. Ils font ressurgir une idée qui lui trotte dans la tête depuis longtemps.

– Ces jardins sont tellement grands, je pourrai enfin avoir un chien, pas vrai, papa ?

Son père grimace.

– Tu n'es pas encore assez mûr pour t'en occuper, Archie.

– Je l'appellerai Pattounes !

– Super original, dis donc ! raille sa sœur.

– Un tout petit, pas plus gros que ça ? insiste Archibald, en joignant presque les mains pour indiquer un chien qui tiendrait sur ses genoux.

Verdict : encore trop gros, au goût de Stuart, qui fait non de la tête et gare la voiture près d'une fontaine à sec.

Voilà les Finch arrivés, mais ils ne prendront la pleine mesure de l'immensité de leur nouveau foyer qu'une fois devant la monumentale porte à double battant, si massive qu'ils ont l'impression d'être des fourmis.

– Je parie que des géants ont vécu ici, autrefois, dit Archibald, les yeux rivés sur les énormes heurtoirs que même son père a du mal à soulever.

Bam, bam.

Les coups métalliques résonnent jusque dans les moindres couloirs, pierres fissurées, cheminées noires de suie, tuyaux et lustres branlants de la demeure.

Tandis qu'ils attendent, Archibald caresse un des deux lions ailés qui flanquent l'entrée.

– Des chats volants ! Ça serait génial, comme animaux de compagnie.

Il est en revanche beaucoup moins emballé par les autres créatures en pierre qui dépassent du toit – des monstres enrubannés de lierre, mi-chiens mi-cochons pourvus d'ailes de chauve-souris, guettant aux extrémités des gouttières.

– Des gargouilles, murmure-t-il pour lui-même.

À peine a-t-il prononcé ces mots que la porte s'ouvre en grinçant. À moins que le grincement provienne du vieillard maigrelet venu les accueillir ? Sans doute de grande taille, mais pour le moment surtout très voûté, Bartholomeo était le majordome de Célestine, à la tête d'un pléthorique

personnel de maison constitué d'une seule personne : lui-même. Il était à la fois garde de nuit et garde de jour, du garde-manger à la garde-robe, gardien des lieux et des clés. Les Finch auraient tort de ne pas le garder.

– Ça me fait tellement plaisir de vous revoir, Bartholomeo ! déclare Kate. Vous avez fait un travail remarquable pour les obsèques.

– Merci de vous être occupé de ma mère pendant toutes ces années. Vous êtes un de ses secrets les mieux gardés, enchaîne Stuart, dont la main disparaît dans la paluche gigantesque du domestique.

– Effectivement, répond ce dernier, avec un accent italien à couper au couteau et une voix dont la douceur détonne avec ses airs de croquemitaine.

Il apparaît vite que Bartholomeo aime aussi garder le silence, n'alignant qu'une quinzaine de mots, parmi lesquels « peut-être », « d'accord », « plaît-il », et « non, je ne suis pas bossu ». Cette dernière réponse faisait suite à une question d'Archibald qui commençait par « si je puis me permettre » et ressemblait fort aux gaffes dont pépé Harvey était le spécialiste. Bartholomeo ne s'en formalise pas et fait faire le tour du propriétaire à ses nouveaux compagnons de manoir, les conduisant d'une pièce à l'autre, puis à l'autre, et encore à l'autre – cinquante-six au total.

– Aucun doute, chuchote Kate. Ça devait être un orphelinat.

Le genre d'orphelinat qui donne la chair de poule, de l'avis d'Archibald. Ce labyrinthe de couloirs pleins de courants d'air fait naître des frissons dans son dos de gringalet. Sa main se fige sur chaque poignée, tant il craint que derrière

les portes se cache un fantôme, ou un monstre, qui sait. Les parquets qui couinent l'obligent à marcher à pas comptés, et à compter en même temps les secondes qui lui restent à vivre. Les cliquetis de l'énorme trousseau de clés de Bartholomeo l'ébranlent jusqu'à la moelle – moelle aisément ébranlable, il est vrai. Les poupées chauves de la bibliothèque semblent ne jamais le quitter des yeux, où qu'il se trouve. Et que dire des innombrables araignées qui révèlent leur taille – gigantesque – lorsqu'elles dévalent les stalactites de toiles pendant aux plafonds hauts ?

À cela s'ajoute sa peur des tableaux. Ce ne sont pas tant ceux qui ornent les murs qui lui fichent des chocottes de tous les diables. Ces chefs-d'œuvre paysagers sont aussi apaisants qu'ennuyeux. Idem pour les tapis suspendus çà et là dans la demeure. Suspendus aux *murs*, oui, vous ne rêvez pas. Archibald connaît les coupables : *Sans doute les mêmes évergumènes ivres morts qui ont planté les baies de travers*. Il plaisante, bien sûr. Il sait très bien de quoi il s'agit, et, comme les topiaires, ces décorations ont un nom. Ce sont des tapisseries. L'a-t-il appris dans un livre ? Non, il le sait, voilà tout. Ces tentures cachent peut-être quelque élément effrayant dans leurs motifs tissés à la main. Mais elles sont si anciennes, si décolorées, que les scènes dépeintes ne forment *grosso modo* qu'un grand flou – un flou bienvenu, sans rien de menaçant.

Ce qui tourmente Archibald, en revanche, ce sont les tableaux manquants – ceux qui autrefois surplombaient l'escalier monumental. Après l'avoir orné fort longtemps, comme l'attestent les deux rectangles de papier peint épargnés par la décoloration, ils sont réduits à l'état de silhouettes fantomatiques hantant le vestibule. Quand et pourquoi les a-t-on